

LES REPROUVES

Les médecins régnaient sans contrôle à Jocelyn's-Rock. Ils allaient et venaient de Londres à Shorncliffe et de Shorncliffe à Birmingham, comme de noirs oiseaux de mauvais présage parmi les cadavres d'un champ de bataille. Leur noble malade leur rapportait tant d'argent, ils semblaient si heureux et si satisfaits les uns des autres et de la tâche qui leur incombait, que des esprits méchants eussent pu croire qu'ils se réjouissaient de la maladie et s'engraissaient de la mort.

Mais, malgré cela, ils s'étaient acquittés consciencieusement de leur tâche, quoiqu'il ne fût pas dans leur nature de s'affecter beaucoup de la diminution des forces de leur malade. Ils s'attachaient le plus possible à l'existence de Philippe Jocelyn. C'était le grand point. Tous leurs efforts tendaient à alimenter la faible lueur qui vacillait, prête à s'éteindre, tandis que le comte de Haughton attendait, Dieu seul savait avec quelle anxiété, l'arrivée de son fils.

Parfois, il demeurait dans une torpeur qui ressemblait au sommeil ; d'autres fois il délirait et battait la campagne, comme la nuit de son entrevue avec Humphrey. Mais de loin en loin il se dressait soudainement sur son séant et faisait une question, toujours la même :

« A-t-on des nouvelles de mon fils ?... »

Les jours s'écoulaient, et cependant aucune nouvelle n'arrivait de l'enfant disparu. La lueur de la lampe baissait de plus en plus, et Laure, en veillant pendant les sommeils fiévreux de son mari, tremblait toujours que chacun de ses réveils fût le dernier.

Un jour, le malade parut se trouver mieux ; ses forces reparurent, son regard devint brillant et de légères couleurs revinrent animer la pâleur cadavéreuse de son visage fatigué.

La pauvre Laure fut trompée par ces apparences d'amélioration, mais quand elle parla au Dr Burtel de ses espérances nouvelles, celui-ci hocha la tête tristement.

« Chère lady Haughton, dit-il, je voudrais vous affermir dans votre espoir. Mais je ne veux pas vous tromper. N'avez-vous pas vu quelquefois s'éteindre une bougie ? Vous avez dû remarquer alors qu'elle jette un grand éclat... au dernier moment. »

Laure laissa tomber sa tête sur ses mains et pleura amèrement. Pendant cette belle journée de printemps, elle resta au chevet du mourant, lui faisant la lecture et priant avec lui.

Le recteur de Shorncliffe était venu voir le comte à plusieurs reprises. Philippe Jocelyn l'avait reçu cordialement et avait écouté ses paroles avec respect. Mais souvent après ces graves entretiens, le malade disait à sa femme :

« Les saintes paroles me font plus de bien quand c'est vous qui me les lisez, Laure, et mes prières sont plus ardentes quand vous priez avec moi. »

Les rayons du soleil couchant inondaient la chambre et couvraient de ses flèches d'or ces deux jeunes têtes. Philippe reposait doucement, sa main amaigrie enfermée dans les deux mains de sa femme, son regard fixé tendrement sur celui de Laure.

« Chère enfant, murmura-t-il, ma chère, bien chère amie, comme vous avez été bonne pour moi ! Mon crime a été bien sévèrement puni, Laure. Il me semble de vous laisser après moi dans ce monde pervers, ma chère et belle adorée ! »

Il se recoucha silencieux, épuisé par cette émotion nouvelle. Les rayons d'or qui éclairaient les deux têtes prirent la teinte de l'or bruni, puis celle-ci se fondit en une lueur de pourpre qui vint frapper la muraille comme le reflet d'un lointain incendie.

« Laure, dit tout à coup le comte, je me sens beaucoup mieux ce soir. Il me semble que quelque

chose en moi s'est transformé et que ma santé va revenir. Peut-être vivrai-je, et peut-être serons-nous heureux en dépit de tout ! »

Il regarda sa femme ; mais quelque chose d'indéfinissable dans ce visage sérieux lui dit l'inanité de son espoir.

« Oh ! Laure, s'écria-t-il, vous savez quelque chose ; les médecins vous ont dit qu'il n'y a plus d'espoir. »

— Il n'y a plus d'espoir ici-bas, Philippe répondit sa femme d'une voix brisée par l'émotion. Mais il y a une espérance bien supérieure, c'est celle qui me fait croire qu'un jour nous serons heureux dans le ciel et que rien ne nous séparera plus. »

Elle passa un bras caressant autour du cou de son mari, en disant ces mots, et l'instant d'après la tête de Philippe reposait sur l'épaule de Laure.

« Ange ! murmurait Philippe, ange de pardon et de consolation ! Il est doux de mourir ainsi ! »

Mais tout à coup le comte releva la tête et son regard s'anima d'une nouvelle lueur.

« Ecoute ! s'écria-t-il en étendant sa main et tournant son regard vers la porte de la chambre, écoute, Laure ! »

Le bruit qui avait fait tressaillir le comte, c'était l'éclat d'une voix enfantine, d'une voix charmante qui criait :

« Papa... papa... où êtes-vous papa ? »

— Mon fils est retrouvé ! s'écria le comte. Sonnez, Laure, sonnez, et que toute la maison vienne assister à la reconnaissance d'un fils par son père ! »

Laure obéit, et, au moment où elle tirait le cordon de soie de la sonnette, la porte s'ouvrit. Georges entra en courant et se précipita dans les bras du comte. Derrière lui venait Arthur Lovel.

« Papa !... papa !... s'écria l'enfant, on m'avait dit que vous m'aviez abandonné, et le gentleman que voici m'a dit que vous n'avez pas cessé de me chercher. Mais, mon cher papa, comme vous êtes pâle, comme vous paraissiez malade ! »

La chambre du malade s'était remplie, pendant ce temps, de témoins curieux. Deux des médecins qui soignaient le comte, et tous les domestiques de la maison, étaient réunis là pour assister à la reconnaissance du fils du Philippe Jocelyn.

Lorsqu'il le malade eut vu tout le monde réuni, il saisit l'enfant dans ses bras, et l'étreignant avec tendresse :

« Georges, dit-il d'une voix basse et caressante, Georges je vais partir pour un long voyage. Je ne te reverrai plus ici-bas. Regarde cette dame... quand je serai parti, tu l'aimeras bien. Elle sera une bonne mère pour toi, mon chéri ; car elle connaît la triste histoire de ton enfance, et elle te plaindra et t'aimera pour l'amour de moi, Georges, et aussi parce qu'il est dans sa nature d'être tendre et pleine de pitié pour tous ceux qui ont besoin de sa tendresse et de sa pitié. Tu seras très heureux avec elle, Georges, plus heureux que tu ne l'as jamais été avec moi. Et maintenant, emmenez-le, Laure, dit lord Haughton à sa femme ; emmenez cet enfant. Il me reste bien peu de temps à passer sur cette terre, et ce peu de temps vous appartient, mon amie ; il appartient à vous et à Dieu ! »

Quand les horloges de Shorncliffe sonnèrent minuit, le petit Georges Jocelyn était comte d'Haughton.

Les recherches d'Arthur Lovel avaient été couronnées de succès. L'enfant avait été découvert au moyen d'une des affiches que la brave Irlandaise, femme du joueur d'orgue, avait déchiffrée sur un mur dans une des ruelles avoisinant Westminster.

Elle courut à la hâte au logis et informa son mari de l'étonnante découverte qu'elle venait de faire. A eux deux ils firent la toilette de l'enfant, le revêtirent

de ses plus beaux habits, et le conduisirent directement au bureau de police indiqué sur l'affiche. Il y avait plusieurs jours que l'affiche avait été apposée avant que cet événement n'arrivât, plusieurs longues journées pendant lesquelles le mourant avait attendu son fils.

Philippe Jocelyn fut enterré dans une tombe voisine de celle où reposait son malheureux cousin et la jolie comtesse. L'enterrement eut lieu par un jour d'orage, où le ciel noir obscurcissait encore davantage la vieille église, où mêlé au gémissement du vent qui faisait flotter la robe blanche du prêtre, debout sur le bord du caveau et trembler les portes et fenêtres du vieil édifice, on entendait les sanglots déchirants d'un homme incapable de contenir sa douleur.

Celui-là que la douleur emportait, c'était Humphrey Melvold.

Après la cérémonie funèbre, il erra dans les prairies qui s'étendent sur les bords de la rivière. Il marcha indifférent à la pluie, aux gémissements du vent qui semblait se lamenter en traversant les grandes prairies, et le soir il se retira dans la salle basse d'une auberge de village, à l'endroit même où il avait cherché un refuge le matin du mariage de Laure Dunbar.

Il s'assit dans cette salle et se mit à boire silencieusement et d'un air réfléchi, sans faire attention aux causeries des villageois qui arrivaient un à un dans la salle commune. Il demeura dans un sombre silence, avec une expression étrange sur son visage bouleversé.

Les villageois partirent comme ils étaient venus, un à un, et celui qui partit le dernier laissa Humphrey Melvold demandant encore à boire.

Il ne quitta l'auberge que lorsque le maître le renvoya, ne voulant pas veiller même pour un habitué qui buvait à lui seul une bouteille d'eau-de-vie.

Humphrey jeta un souverain à l'homme et lui dit d'une voix épaisse et rauque de ne pas s'inquiéter de la monnaie. Puis, d'un pas lent et pesant il disparut dans la nuit sombre ; il disparut à tout jamais du regard des hommes, et le lendemain matin, au petit jour, on trouva son cadavre noyé sur la rive, à un demi-mille environ de l'endroit où le corps de sa victime avait été trouvé le matin des noces de Laure Dunbar.

Personne ne put dire s'il s'était noyé volontairement ou si, par l'obscurité épaisse de cette nuit d'orage, il avait perdu son chemin et était tombé accidentellement dans l'eau. Le jury du coroner rendit un verdict de mort accidentelle et Humphrey fut enterré dans le petit cimetière derrière l'église, à quelques pas du caveau où reposaient les Jocelyns.

LXV

RÉCIT DE CLÉMENT AUSTIN.—AVANT L'AURORE

« Je revins chez ma mère abattu et découragé. J'avais éclairci le secret de la conduite de Marguerite, et en même temps j'avais élevé une barrière entre moi et la femme que j'aimais. »

Y avait-il quelque espoir qu'elle devînt jamais ma femme ? La raison me disait qu'il n'y en avait pas. Dès ce jour, je devais être à ses yeux l'homme qui s'était gratuitement appliqué à découvrir le crime de son père et à le pousser à la potence.

Était-il possible qu'elle pût encore m'aimer avec cette conviction dans l'esprit ? Pourrait-elle encore me regarder et me sourire en conservant ce souvenir ? Mon nom même devait lui devenir exécrable.

Je savais toute la force de l'amour que la noble fille portait à son père. Cet amour avait été attesté par tant de preuves ! J'avais vu la terrible affliction qu'elle avait ressentie en apprenant la mort supposée de Joseph Wilmot, et j'avais vu toute la profondeur de son angoisse quand le secret de son existence, qui était en même temps celui de son crime, lui fut connu.

« Elle a renoncé à mon amour plutôt que d'abandonner le misérable, pensais-je ; maintenant que j'ai été l'instrument de la découverte de ce crime hideux elle me haïra. »